

Alexandre Vinet moraliste et apologiste chrétien

Autor(en): **Cramer, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **17 (1884)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ALEXANDRE VINET
MORALISTE ET APOLOGISTE CHRÉTIEN

PAR LE

Dr J. CRAMER¹

L'existence du présent volume a été signalée ici-même, il y a quelques mois. (Pag. 435, livraison de septembre 1883.) C'est le moment de l'examiner, sinon de face, du moins de profil. Nous avons plutôt à compléter, à légitimer qu'à modifier l'appréciation sommaire que nous en avons donnée, à quelques égards d'instinct. L'auteur du reste indique clairement le point de vue, un peu attardé, auquel il s'est placé pour considérer Vinet.

« Il ne nous semble pas y avoir d'inconvénient, dit M. Cramer, à consulter les ouvrages de Vinet sans *trop* tenir compte de l'époque à laquelle ils ont paru. Quoique un espace de vingt-cinq ans sépare le dernier du premier, on ne peut pas découvrir entre eux de différence *notable*. Il résulte bien, par exemple, d'une comparaison entre la première et la seconde édition des *Discours* et entre le contenu des *Discours* et celui des *Nouveaux discours* et des *Etudes*, qu'il y a chez l'auteur un *développement*. On doit s'y attendre de la part d'un penseur

¹ *Alexandre Vinet moraliste et apologiste chrétien*, par J. Cramer, docteur en théologie, professeur à l'université de Groningue. Mémoire couronné par la Société de la Haye pour la défense de la religion chrétienne et traduit du hollandais, par Th.-A. Secretan. Lausanne 1884, F. Rouge, libraire-éditeur.

tel que lui. Il dit lui-même quelque part : « Ceux qui de vingt-quatre à trente-quatre ans ne modifieraient aucune de leurs opinions, seraient dignes de beaucoup d'admiration ou de beaucoup de pitié. » (Pag. 32, 33.)

Peut-être n'est-il pas indispensable d'éplucher les mots et les phrases de cette déclaration, avec toute la minutie d'un exégète classique, pour soupçonner que l'étude de M. Cramer pourrait bien ne pas reposer sur une base fort déterminée, fort solide. Voyez plutôt. On nous affirme à priori qu'il y a eu, qu'il y a dû y avoir développement chez un penseur de la valeur de Vinet. Puis on nous déclare qu'il ne faut pas *trop* tenir compte de l'époque à laquelle ont paru les ouvrages grâce auxquels ce développement peut se constater. Mais pardon. Il n'y a pas lieu à tenir *trop* ou *trop peu* compte de l'époque de la publication des livres. Il faut tout simplement en tenir compte sans phrases. Cette précaution est d'autant plus indispensable que ce développement, d'après notre auteur, n'aurait été qu'une affaire *du plus au moins*. Mais, dit M. Cramer, il n'y a pas entre les ouvrages de différence *notable*. Le mot est charmant : pas de *différence notable*. Faut-il entendre par là que M. Cramer aurait bien soupçonné quelque différence, mais qu'il n'aurait pas jugé utile de la noter ? Tout ceci deviendrait alors pure affaire d'appréciation. D'autres auraient le droit de tenir compte des quantités qu'il néglige tout en les pressentant. Le plus probable c'est que, avant de préparer son mémoire, M. Cramer pourrait bien ne pas avoir examiné en elle-même et en face cette question du développement de la pensée de Vinet. Cela expliquerait pourquoi il n'aurait pas vu d'inconvénient « à consulter les ouvrages de Vinet sans trop tenir compte de l'époque à laquelle ils ont paru. »

Quoi qu'il en soit, ceux qui estiment, après y avoir regardé de plus près, qu'il y a un développement sensible ne permettant pas de citer les ouvrages de Vinet à l'aventure, comme ils tombent sous la main, ceux-là ne peuvent que se féliciter de l'oubli, de l'inadvertance du professeur hollandais. C'est qu'en effet, sans le vouloir, sans s'en douter, il vient fournir, à l'appui de leur thèse, un de ces témoignages indirects d'autant

plus concluants qu'ils sont plus désintéressés, nullement cherchés.

L'ouvrage du lauréat hollandais abonde en déclarations de ce genre qu'il est bon de recueillir. Ainsi M. Cramer éprouve quelque scrupule de conscience quand il s'agit de savoir s'il doit ranger Vinet parmi les orthodoxes. Il finit cependant par se décider à ne pas le priver de cet honneur-là. A l'appui de son dire, il en appelle au témoignage des contemporains qui l'ont considéré comme tel. Ceci nous confirme dans l'opinion que M. Cramer n'a jamais étudié en elle-même la question qu'il tranche incidemment, comme si elle pouvait être regardée sans importance. Comment, en effet, n'aurait-il pas remarqué les plaintes de Vinet dans sa correspondance alors qu'il prend un écossais pour confident, faute de trouver autour de lui des gens qui puissent le comprendre? Les contemporains de Vinet sont donc récusés par lui-même. Nous préférons de beaucoup laisser parler M. Cramer. D'abord après avoir pris son grand courage pour ne pas refuser à Vinet le titre d'orthodoxe, il ajoute immédiatement : « Toutefois, plusieurs passages de ses écrits, surtout de ses *Lettres*, prouvent que lui-même n'acceptait cette qualification que sous certaines réserves. *Orthodoxe sous certaines réserves!* Mais, en français, cela doit s'appeler de l'hétérodoxie, où j'avoue ne plus comprendre ma langue. On établit une formule, une doctrine orthodoxe précisément pour exclure les réserves, pour ranger du coup parmi les hétérodoxes les hommes qui s'obstinent encore à en faire lorsque l'Eglise a parlé avec l'autorité qui lui appartient. Et ce qui établit clairement que déjà en 1834, au lieu de se rapprocher de l'orthodoxie, Vinet s'en éloignait, c'est que, dans un passage cité par M. Cramer, il déclarait qu'il *fallait en sortir* : « Tout nous pousse hors de l'orthodoxie traditionnelle vers la foi personnelle et vivante. » Quelques années plus tard (en 1837, et non en 1857, comme le porte une faute d'impression), lorsqu'il s'agit de le nommer professeur à Lausanne, il a soin d'écrire à ses patrons : « Dites bien que je ne saurais répondre d'être d'accord avec les hommes, dont je deviendrais le collègue, ni avec le *système théologique accrédité dans l'Eglise.* »

Le constituera-t-on orthodoxe malgré lui l'homme qui déclare ne pas être d'accord avec le *systeme théologique accrédité dans l'Eglise* ? Et voyez la témérité ! Vinet, en 1839, ne craint pas d'opposer son point de vue personnel, qu'il croit d'accord avec l'Évangile, à la théologie courante. « J'ignore si tout, dans cet exposé, paraîtrait orthodoxe à la théologie que j'appellerai du Réveil, mais que ce soit là l'intention et le sens de l'Évangile, c'est ce dont, pour ma part, je suis bien convaincu. » Ce n'est certes pas le langage d'un homme se piquant d'orthodoxie. En 1844, il ajoute : « Sur plusieurs points qui sont tenus pour importants, qui le sont peut-être, je ne puis pas parler comme l'Eglise. » N'aurait-on pas quelque droit de ranger Vinet même parmi les hétérodoxes militants, si ces déclarations n'étaient pas tirées d'une correspondance privée ? Et ce qu'il y a de décisif en tout ceci, c'est que ces citations sont empruntées à M. Cramer lui-même ; elles font face, dans son opuscule, à la page même (116-117) où il a cru devoir honorer Vinet du titre d'orthodoxe !

Mais en voilà assez sur le titre général, sur le drapeau qui doit couvrir la marchandise. Venons-en aux doctrines particulières. Ici encore il nous suffira de citer exclusivement M. Cramer pour établir qu'il y a eu chez Vinet un développement ne permettant pas d'exposer ses idées en les empruntant arbitrairement à tous les ouvrages, sans tenir nul compte de la date. « Ainsi, par exemple, dans ses écrits postérieurs, il insiste davantage sur le caractère moral de la foi. Ainsi il a mis toujours plus en lumière la preuve interne de la vérité du christianisme. » Nul n'accordera que ce soit là une pure nuance. Il y va de deux conceptions fort différentes du christianisme. Comme notre auteur a soin de nous le rappeler, il y a corrélation étroite entre la méthode apologétique et la conception du christianisme. La première ne peut changer sans que l'autre change également. « Le rapport le plus intime existe entre la *méthode apologétique* de Vinet et sa manière de concevoir le christianisme. » (Pag. 313.) M. Cramer va même jusqu'à déclarer qu'après avoir au début confondu la foi avec la *créance*, la *croyance*, la conception dogmatique, Vinet finit par voir en elle

un fait plus essentiellement moral, subjectif et psychologique. Il regrette seulement que Vinet ne se soit pas expliqué plus clairement, pour éviter tout malentendu. Notre théologien hollandais ne risque-t-il pas à son tour de présenter une idée fautive de la notion de la foi chez Vinet lorsqu'il prend arbitrairement ses citations dans tous les ouvrages de son auteur ?

Cette dépréoccupation complète de toute date, dans la citation de ses sources, a surtout des conséquences fâcheuses lorsqu'il s'agit d'une doctrine importante, la divinité de Jésus-Christ. « Faute de culture théologique, Vinet, dit M. Cramer, parle de la divinité de Christ en termes qui rappellent le patripassianisme. » L'auteur fait allusion aux expressions suivantes : « Dieu est descendu et s'est fait homme, Dieu est suspendu à la croix, Dieu meurt et répand son sang en Gethsémané ; » soit ; nous n'avons pas à examiner ici la justesse de l'imputation. Mais, en nous en tenant au seul sujet qui nous occupe, nous constatons que dans tel autre ouvrage, *à une autre date*, dans une phase différente de son développement, Vinet a pris ses précautions pour être à l'abri de ce travers. « Laissons, dit-il, à ce divin Médiateur tout ce qu'il ne peut nous communiquer ; sa divinité n'est qu'à Lui, mais son humanité est à nous ; les vertus qu'il fait éclater sur la croix sont, dans leur perfection, des vertus humaines ; elles sont à notre usage ; elles sont proposées à notre imitation ; ces exemples font partie de notre héritage. » Voilà certes qui ne sent nullement le patripassianisme. Ailleurs M. Cramer constate que Vinet a confondu le fait de la divinité de Jésus-Christ avec le dogme ecclésiastique au moyen duquel l'église a cherché à s'en rendre compte. Ainsi, par exemple, il range « la manière dont la nature divine et la nature humaine sont unies dans la personne de Jésus-Christ » au nombre de ces vérités que nous n'avons pas, il est vrai, besoin de comprendre, mais que Dieu nous a pourtant révélées dans sa *Parole* pour que nous les croyions. « Vinet n'a jamais fait d'étude spéciale de l'histoire des dogmes chrétiens. » Soit ; nous en tombons aisément d'accord. Mais son mérite n'est-il pas d'autant plus grand lorsque, guidé par un instinct sûr de sa conscience chrétienne, il pressent non seulement

qu'il faut distinguer entre le dogme et le fait, mais que celui-ci doit être préféré à celui-là ? « A l'histoire, au système, au christianisme préférons Jésus-Christ, soyons chrétiens par le commerce immédiat avec Jésus-Christ, au lieu de nous borner à l'être en nous familiarisant avec la doctrine et avec la science qui se rapportent à Lui. » (*Nouvelles études évangéliques*, pag. 422.)

Nous en avons dit assez pour faire comprendre qu'on ne saurait exposer la pensée vraie et définitive de Vinet en faisant complètement abstraction des dates pour prendre les citations çà et là dans ses divers ouvrages, dans le tas en quelque sorte. C'est pour cela que nous ne nous attacherons pas à signaler le développement de la pensée de Vinet au sujet de l'expiation. On sait que quelques personnes se sont aventurées à déclarer à priori que Vinet ne pouvait avoir abandonné le dogme de la substitution. Il a fallu leur montrer au doigt, dans les *Lettres*, le passage où l'auteur déclare expressément ne plus croire à la substitution et cela pour des raisons morales, les plus décisives de toutes à ses yeux. M. Cramer n'est pas de ces hommes qui confondent toujours le fait et l'explication du fait. Mais tout en reconnaissant que Vinet répudie le dogme de la *substitution*, il fait remarquer qu'il emploie encore certaines formules qui paraissent impliquer qu'il y croit. Eh quoi ! M. Cramer peut-il oublier qu'il nous a dit que Vinet donne parfois dans le *diletantisme*, c'est-à-dire apparemment qu'il n'est pas un théologien de métier au courant des formules de l'école ? Il les emploie souvent dans un sens littéraire et homilétique, sans y attacher la portée théologique qu'elles ont pour les experts. Faut-il rappeler encore à M. Cramer qu'au moment où il répudie la substitution, Vinet déclare qu'il est hors d'état de lui substituer une autre formule scientifique ? Peut-on renoncer plus modestement à être un dogmaticien nouveau pour se résigner, en ces matières difficiles, à parler comme le peuple ?

Une autre assertion dont M. Cramer croit devoir s'autoriser pour citer les divers ouvrages de Vinet sans tenir trop de compte des dates, c'est que la différence entre lui et le Réveil aurait toujours été une affaire « du plus au moins. » Le publi-

ciste hollandais ajoute cependant une réserve : « Vinet, dit-il, a eu toujours plus de peine à se familiariser avec la manière dont les hommes du Réveil comprenaient et prêchaient l'orthodoxie évangélique. » (Pag. 33.) Il rappelle même, ce que nul n'ignore, que « Vinet s'est affirmé non seulement comme l'*enfant*, mais aussi comme le *censeur* du Réveil. » M. Cramer aurait même pu ajouter que, s'il est permis d'en juger d'après la sévérité et la vivacité des censures, personne n'aurait aimé le Réveil autant que lui. Et cependant encore ici le professeur de l'université de Groningue ne donne pas la note vraie quand il s'agit des rapports de Vinet et du Réveil. Comment en douter lorsqu'on lit cette étrange assertion : « Comme pour le Réveil, la personne de Christ, et surtout sa croix, était pour lui le point central de l'Évangile. » Jamais la personne du Christ n'a été le point central de l'Évangile pour le Réveil. Sans doute on présentait la divinité de Jésus-Christ comme la plus importante des doctrines, mais ce n'était là après tout qu'un dogme parmi plusieurs autres : la personne de Christ n'a jamais été le principe général, le centre générateur de toute la théologie. Ce qui le prouve c'est qu'aujourd'hui encore les représentants du Réveil s'effraient quand ils entendent dire qu'il faut aller de Jésus-Christ à l'Écriture et non de l'Écriture à Jésus-Christ. Ils avouent ne rien comprendre à une pareille méthode, toutes leurs idées sont bouleversées, les bases mêmes de la foi leur semblent se dérober sous leurs pieds. Le fait est que le Réveil est parti de l'autorité extérieure de l'Écriture comprise au sens, le plus extérieur et le plus supranaturaliste, de l'ancienne école de Tubingue. Vinet au contraire a déclaré que ce n'est pas au christianisme, mais à Jésus-Christ que nous devons aller. Quant à la Bible, tandis que le Réveil se plaisait à y voir un code, un recueil de dogmes infaillibles devant lesquels il ne restait qu'à s'incliner, Vinet a rendu grâce à Dieu de ce que la Bible n'était pas cela, mais tout autre chose. « On se fait un sujet de scandale, dit-il, de ce que la Bible n'a pas été rédigée de manière à rendre les divisions impossibles... Nul doute que celui qui a fait la Bible n'eût pu donner en sa place un symbole, et le plus parfait des symboles... Mais pourquoi l'aurait-il donné ?

Pour que l'homme ne fût point obligé d'entrer immédiatement et par tout son être en rapport avec lui ? pour que la précision rigoureuse et la concentration des idées de la religion le dispensassent de faire, dans cette étude, aucun usage de sa conscience ? pour que rien ne mît à l'épreuve sa droiture et sa candeur ? pour qu'il reçût tout fait le vrai sens de la Bible et pour qu'il ne s'employât point à le déterminer ? en un mot, pour qu'il restât passif là où il importe le plus que son activité, sa liberté se déploient, et que sa responsabilité soit engagée ? Dieu soit loué de ce qu'il n'en est pas ainsi, et de ce que tout homme est à la fois capable et obligé de trouver, à travers toutes ces phases, à travers tous ces faits, à travers toutes ces personnalités dont se compose la Bible, cette vérité générale et éternelle qui ne se présente à lui dans la Bible qu'avec un caractère en quelque sorte occasionnel, sous la forme d'une application et toujours mêlée à quelque événement ou à quelque vie ! Dieu soit béni de ce que son livre n'a pas la clarté d'un symbole, de ce qu'on n'est pas forcé de le bien comprendre, et de ce qu'on peut donner plusieurs sens à sa parole ! Dieu soit loué d'avoir laissé une part à notre activité dans l'acquisition de la foi, et de ce que, voulant que notre croyance fût une action, il n'a pas ajouté à la Bible, suffisante pour les cœurs simples, le dangereux appendice d'un symbole. » Voilà une conception historique, religieuse, vraiment spirituelle de l'Écriture que le Réveil n'a jamais pu s'approprier. Aujourd'hui encore l'immense majorité de notre public religieux qui regarde vers le passé, s'obstine, aveuglé par un incurable dogmatisme qui nous perdra, à considérer la Bible comme un arsenal de dogmes infaillibles, inspirés, ayant le funeste privilège de transformer en docteur infaillible, et par conséquent intransigeant et intraitable, le moindre ignorant qui, armé de sa *Concordance*, s'avise de feuilleter la version de Lausanne ou celle de Segond en train de la supplanter. Les protestants trouvent étranges les prétentions de la papauté à l'infaillibilité. C'est vraiment montrer trop de sollicitude pour l'œil de son frère obscurci par une paille. L'autoritarisme protestant renchérit encore sur celui de Rome. Quand le christianisme spirituel, religieux, moral

aura triomphé, on aura de la peine à comprendre que pendant des siècles les protestants aient pu s'établir sur une base si fragile. Peut-on s'obstiner encore à considérer les faits et gestes de tous les personnages bibliques, leurs paroles privées ou officielles, sans excepter leurs songes, leurs malédictions et leurs actions de grâces, comme autant d'articles d'une dogmatique définitive, absolue, de droit divin, qui s'est rédigée successivement dès les jours d'Adam et d'Eve jusqu'aux visions du voyant de Patmos? Sans doute, en théorie, on répudie une pareille conception qu'on présente comme une caricature, mais nous n'avons jamais eu le plaisir de constater que, dans les cas concrets, on se soit départi de cet usage de la Bible que rien n'autorise.

Comment Vinet aurait-il pu s'entendre avec des hommes, pieux d'ailleurs, dont l'esprit différait à ce point du sien dans une question de cette importance? Aussi ne se sont-ils pas entendus, comme chacun sait. Nous n'en rappellerons qu'une seule preuve, une phrase de M. Cramer. Elle en dit long, bien qu'elle soit courte : « Même lorsque, après la publication de ses *Nouveaux discours*, le Réveil commença à le regarder *avec plus de méfiance*, il (Vinet) ne le renia pas. » L'aveu est précieux à recueillir bien qu'il ne nous apprenne rien de nouveau. Ainsi déjà avant les *Nouveaux discours* le Réveil considérait Vinet avec méfiance, et après cette publication, il « *commença* (remarquez le mot qui implique progression) à le regarder *avec plus de méfiance*. » On ne saurait vraiment dire mieux. Et remarquez que c'est un publiciste prévenu en sens contraire qui s'exprime ainsi ; un écrivain qui part à priori de l'idée qu'il ne semble pas y avoir d'inconvénient à consulter les ouvrages de Vinet « sans trop tenir compte de l'époque à laquelle ils ont paru. » Comment ne pas regretter que M. Cramer n'ait pas porté son attention sur le développement personnel de Vinet, tel qu'il se trahit dans la suite de ses publications? A voir ce que le savant professeur hollandais découvre *sans chercher*, sans regarder, on s'assure qu'il aurait été homme à faire de précieuses trouvailles. Nous nous permettons donc d'en appeler à M. Cramer mieux informé. Il nous en a vraiment trop dit, sans le vouloir et sans s'en douter, pour maintenir encore

l'assertion suivante : « Ni ses ouvrages, ni son journal, ni ses *Lettres* ne fournissent aucune preuve qu'il se soit opéré pendant le cours des années un changement important dans ses idées. En 1847, il se mouvait encore sur la même ligne qu'en 1823. » (Pag. 33.) Ce que c'est que de voir sans regarder ! Et cependant Vinet, en 1842, parle de certaines vues dogmatiques, « qui JUSQU'ALORS étaient les miennes, et qui me paraissaient être les vôtres. » Voilà donc Vinet déclarant lui-même qu'en 1842 il ne se meut plus sur la même ligne qu'en 1823. Il parle de vues dogmatiques qui *jusqu'alors étaient* les miennes. *Alors*, et *l'imparfait* encore ; à moins que la culture de la haute littérature n'ait fait oublier *Noël et Chapsal* à l'ancien professeur de français au gymnase de Bâle, il faut croire que les idées dogmatiques d'autrefois n'étaient plus les siennes au moment où il écrivait. Et ces déclarations ont d'autant plus de prix qu'elles s'adressent à un homme compétent, à un théologien. Il paraîtrait même, d'après le contexte, que les deux amis avaient jadis causé ensemble de ce sujet. « J'ai pourtant besoin de vous dire, écrit Vinet, que les *controverses que nous avons eues alors ensemble* m'ont fait apparaître à vous sous un jour assez faux. J'ai su par d'autres l'impression que vous en avez reçue et que peut-être vous deviez recevoir. Vous m'avez cru étroit, hostile à la spontanéité, au développement de la nature humaine, moi qui les accueille tous, et pour qui le chrétien n'est pas parfaitement chrétien s'il n'est parfaitement homme. Vous n'avez pas vu que je cherchais seulement comment peuvent s'accorder certains développements de la vie humaine avec certaines vues dogmatiques, qui jusqu'alors étaient les miennes, et qui me paraissaient être les vôtres. » Maintenant qu'on pèse bien la phrase suivante qui suit immédiatement : « Je cherchais, j'interrogeais, j'objectais, je ne prononçais pas. » Est-ce assez clair ? Au moment même où il parut blesser son correspondant par son langage trop orthodoxe, Vinet a soin de nous dire qu'il *ne prononçait pas*. Il se plaçait simplement à un point de vue ; au point de vue de l'homme qui cherche, qui interroge, qui objecte. De là le malentendu. Pour le faire disparaître Vinet écrit qu'il raisonnait au point de vue de certaines idées dogmatiques

qui jusqu'alors étaient les siennes et qui maintenant ne le sont plus. Il faut en prendre son parti. La ligne allant de 1823 à 1847 ne s'est pas simplement infléchie : elle a été décidément rompue. Cette conversation à laquelle Vinet fait allusion aurait bien pu avoir lieu alors que son interlocuteur, le pasteur Verny, était dans toute l'ardeur de sa courte phase hégélienne, avant qu'il fût revenu de son voyage de Halle et de Berlin, où il fut radicalement guéri et ramené au théisme, par l'impression que produisirent sur lui les apôtres de l'idéalisme absolu.

II

Comment expliquer des méprises si étranges chez un homme de la portée du professeur de Groningue qui connaît si bien son Vinet et qui est au courant de notre histoire religieuse dans les pays français¹? Nous avons déjà indiqué une des raisons. On a beau avoir les yeux excellents, on ne saurait voir les choses quand on ne songe pas à les regarder. « L'expérimentateur qui ne sait point ce qu'il cherche, dit Claude Bernard, ne comprend pas ce qu'il trouve; » Cette myopie se comprend encore mieux dans les choses de l'esprit. Puis, pour être juste, n'oublions pas de dire que le point de vue même sous lequel il était appelé à considérer Vinet devait voiler à M. Cramer tout le côté de la question qui vient d'être remis en lumière. Le professeur hollandais cherche en Vinet exclusivement le *moraliste* et l'*apologiste*. Or il est incontestable que c'est bien sur ces points-là que la pensée de Vinet a le moins changé. Il est sensiblement resté le même, comme apologiste et mora-

¹ Deux faits demandent cependant rectification. Notre auteur présente Haldane, qui imprima au Réveil genevois le caractère ultra-doctrinaire, comme un *méthodiste*. Or nous savons, au contraire, que « le respectable Haldane était un calviniste écossais rigide en doctrine. » Mais peut-être faut-il prendre le mot *méthodiste* dans le sens général et vague qu'il a pour les gens du dehors et non comme désignant les disciples de Wesley. L'autre erreur est plus inexplicable. M. Cramer présente M. Edmond Scherer comme un « élève de l'école de théologie libre de Genève. » Il n'en fut que professeur pendant quelques années, après avoir étudié à Strasbourg.

liste, dans les diverses phases de son développement religieux, c'est-à-dire, peu technique, peu scientifique et systématique ou, comme dit M. Cramer, si le mot peut être pris dans une acception favorable, *dilettante*.

Mais M. Cramer ne pouvait pas, ne devait pas s'en tenir à la base morale, ni à la méthode apologétique de Vinet. Il était tenu de nous dire si Vinet avait bien été toujours au clair avec lui-même sur l'objet dont il était question de faire l'apologie. S'agit-il de défendre une conception dogmatique du christianisme reposant sur une certaine notion de la Bible et de la révélation? S'agit-il au contraire, indépendamment de toute préoccupation dogmatique, de se constituer le défenseur de cet Evangile, vierge encore, naïf et primitif, auquel on n'a pas déjà appliqué la camisole de force d'un système? M. Cramer nous répondra peut-être que Vinet n'était pas au clair avec lui-même sur cet article capital, ce à quoi nous nous garderons bien de contredire. Mais il n'en demeure pas moins certain que, sur ce point-là, il y a eu hésitation, oscillation, progrès en somme dans la conception de Vinet. Eh bien! ici la critique — un instant désarmée, reprend tous ses droits, — M. Cramer, dès qu'il voulait nous faire connaître le moraliste et l'apologiste, était obligé de nous montrer comment Vinet a été empêché dans sa belle mission par sa théologie défectueuse. Le professeur hollandais nous dit, il est vrai, que Vinet n'a pas complètement surmonté ce que le Réveil avait d'incomplet. Il critique à ce propos la morale sociale, les idées ecclésiastiques de Vinet qui auraient été défectueuses par excès d'individualisme. Une fois entré dans cette voie, il ne suffisait pas de s'arrêter aux détails de la route, il fallait pénétrer jusqu'au cœur même de l'erreur. On aurait alors constaté que si l'influence de Vinet n'a pas été ce qu'elle devait être, cela tient à des causes profondes, générales. Il n'a pas réussi à faire entre la théologie et la religion cette distinction claire et nette, fortement réclamée par toutes ses aspirations. « Le malheur de Vinet, comme le dit fort bien notre auteur, c'est de n'avoir jamais fait d'étude spéciale de l'histoire des dogmes chrétiens. » Ainsi s'explique l'absence de sens historique et critique que M. Cramer lui

reproche à si juste titre. Son cœur pieux, ardent, plein d'amour et de reconnaissance pour le Réveil, le porte à se constituer devant le monde le défenseur humble et convaincu de cette foi qui l'a sauvé. Mais qu'est-elle, cette foi? D'où vient-il, ce christianisme à la défense duquel il consacre ses talents et sa santé? Est-ce l'enseignement de Jésus et des apôtres compris spirituellement et religieusement, ou bien, à divers égards, un certain *caput mortuum*, résultant des élucubrations plus ou moins heureuses des philosophes ou des théologiens du passé? Voilà la question préalable que Vinet a, sans contredit, pressentie, mais qu'il n'a jamais abordée en face, avec toute l'attention qu'elle méritait. Avec sa modestie habituelle, il ne s'est pas cru de force à la soulever. Ainsi s'explique le perpétuel malentendu entre Vinet et les hommes du Réveil. Ce qu'il a de ces derniers c'est en somme leur religion, mais non leur *théologie*. Son *entourage*, au contraire, qui n'a pas le moindre soupçon de cette distinction fondamentale, suppose que l'une emporte l'autre. Aussi, comme les représentants du Réveil deviennent défiants, hostiles, à l'endroit de Vinet lorsqu'ils doivent s'avouer que, tout en partageant leur foi, il donne de terribles accroc à leur théologie favorite!!! On constate exactement le même malentendu qu'entre Jésus et ses contemporains. Avec quel enthousiasme les juifs se disposent à l'enlever pour le faire roi, quand ils se croient autorisés à voir en lui l'apôtre de leurs idées charnelles, le messie de leurs rêves! Mais aussi qu'ils se montrent impitoyables, cruels, quand leurs illusions sont dissipées sans retour! C'est là l'éternel conflit entre la chair et l'esprit qui ne cesse sous une forme que pour reparaître incontinent sous une autre. Combien Vinet aurait été fort, irrésistible, si, vivifiant et justifiant son spiritualisme par l'histoire, il avait pu, distinguant entre la religion et la théologie, montrer qu'ils avaient leur acte de naissance, leur jour et date, ces dogmes favoris d'origine humaine qu'on s'obstine à confondre avec l'Évangile simple et primitif, qui n'en a été que l'occasion, le motif, le prétexte. Nous ne prétendons certes pas qu'il eût réussi à nous débarrasser à tout jamais du cauchemar du dogmatisme, car qui se vanterait de réussir d'une

manière absolue, définitive, là où saint Paul et le Maître lui-même ont échoué ? Mais du moins il aurait mis un groupe d'hommes sachant penser à l'abri de la crise dans laquelle notre petit monde religieux exténué menace de s'abîmer sans retour. Il n'y a pas, en effet, d'illusion à se faire. Les hommes trop rares qui se réclament de Vinet et les représentants des traditions du Réveil sont juxtaposés, mais ils n'exercent plus d'action salutaire les uns sur les autres. Hélas ! ce qu'ils réussissent le mieux à faire, c'est à s'annuler, en se tenant en échec. Le moment d'une pénétration réciproque aboutissant à une conception supérieure qui changerait notre vie et nos allures semble passé sans retour. Si l'on en excepte un petit nombre d'hommes, l'action de Vinet se fait moins sentir qu'il y a quarante ans dans notre monde religieux. Il est hors de conteste que celui-ci ne s'est pas développé dans le sens du spiritualisme inauguré par l'illustre vaudois. Si vous en doutez, considérez ce qui se passe. On fera l'essai de toutes les fantaisies venant de quelque coin que ce soit de l'horizon plutôt que de se donner la peine de creuser la riche mine que Vinet a ouverte à nos pieds. Il est beaucoup plus expéditif, plus profitable, plus pratique de prêcher un christianisme s'adressant à l'imagination, aux oreilles et aux yeux que de descendre jusqu'aux derniers replis de la conscience et du cœur où se trouvent gravées en caractères ineffaçables les lettres de créance du christianisme. Rien ne prouve mieux à quel degré notre public religieux est hostile, réfractaire au vrai spiritualisme que l'abdication de ceux mêmes qui se reconnaissent des devoirs envers lui.

On promet, on jure ses grands dieux qu'on ne fléchira pas ; on attend seulement le moment favorable qui permette d'agir sans froisser, quand on aura acquis la confiance du public... Et puis vous vous réveillez un beau matin tout surpris de voir à la tête d'un mouvement franchement réactionnaire les téméraires de la veille que vous vous disposiez à retenir sur les sentiers un peu glissants du progrès. Alors, tout en déclarant impossible l'essai loyal qu'on n'a pas osé tenter, ces sages précoces vous relèguent, avec un gracieux sourire pro-

tecteur, parmi les esprits chimériques qui rêvent encore d'un certain idéal. Depuis le jour où Vinet nous a quittés cette scène s'est reproduite trois ou quatre fois sur le même théâtre. Le vrai progrès n'est pas populaire.

Que M. Cramer se le dise bien : ce n'est nullement à lui que ce discours s'adresse.

Nous perdrons notre temps à prêcher un converti. Voici comment il réfute vigoureusement le sophisme favori des hommes qui se dispensent d'accomplir leur devoir sous prétexte que la tentative entraînerait certains inconvénients. Bien des personnes de grand mérite ont traversé en toute hâte le spiritualisme pour aboutir au nihilisme. « Ceci ne prouve-t-il pas, disent les prudents s'emparant de ce fait, qu'il est dangereux de quitter le terrain solide du dogme ecclésiastique de l'inspiration de l'Écriture et de prendre pour règle autre chose que le : « il est écrit ? »

Voici comment M. Cramer répond à cette objection qui est la négation même des principes et de la tradition du protestantisme. « Sans aucun doute, il y a là autant de danger qu'il y en avait pour les réformateurs à quitter le terrain solide de l'autorité de l'Église et à en appeler à la Bible, que chacun peut interpréter comme bon lui semble. Il aurait été beaucoup plus sûr de s'en tenir aux décrets infaillibles de l'Église. Mais ceci leur était devenu impossible. Dès qu'ils eurent compris que le dogme catholique de l'Église était insoutenable, aucun motif de sécurité n'a pu les engager à le conserver. Et la suite a montré qu'ils ont eu raison. »

On le voit, M. Cramer est bien des nôtres. Ecoutez plutôt avec quels accents il prédit une victoire qui finira par s'imposer à nos défaillances et à notre incrédulité. « De même la suite montrera qu'on fait bien de renoncer à la méthode de l'ancien supranaturalisme, d'appliquer aussi aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament les droits de la critique et de placer le centre de gravité de l'apologétique dans l'influence morale du christianisme. Sans doute, il est plus sûr de considérer simplement la Bible comme un code, auquel il est interdit à la critique de toucher, et de se donner pour satisfait,

pourvu qu'on puisse alléguer à l'appui de tel ou tel dogme un ou plusieurs passages empruntés à une partie quelconque de la Bible. *Mais le protestantisme ne doit pas regarder essentiellement à ce qui présente le plus de sécurité. Pour lui la vérité doit aller avant tout.* Fermer les yeux aux objections faites à l'ancienne doctrine protestante de l'inspiration des Ecritures, peut sembler de la prudence; nous l'appellerions plutôt un manque de courage et de foi. Celui qui croit à la puissance de la vérité ne se cramponne pas à un dogme vieilli, dont on ne peut dissimuler les contradictions qu'à l'aide d'arguties de toute espèce. » Les autoritaires qui réclament M. Cramer comme un des leurs ne sont pas précisément difficiles. L'accord serait vite signé s'ils étaient tous de si bonne composition que lui !

Une autre citation caractéristique de notre auteur achèverait de le disculper aux yeux de nos lecteurs si besoin était. Après avoir loué Vinet d'avoir déclaré qu'il faut prendre la Bible sous sa forme humaine, qui est à la fois et par cela même sa forme divine, M. Cramer regrette que le penseur vaudois n'ait pas continué à avancer dans cette voie. « Il serait, dit-il, parvenu à une meilleure théorie au sujet des Ecritures. Il n'aurait pas identifié l'Ecriture et la Révélation, mais il aurait considéré les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament comme les documents de la révélation divine donnée aux hommes, d'abord par Moïse et les prophètes au peuple d'Israël, plus tard par Jésus et les apôtres à l'humanité. Il aurait distingué entre l'idée de la Rédemption, exprimée par Dieu dans la personne et dans l'œuvre de Christ, et la *formule*, sous laquelle cette idée a été exprimée d'abord par les auteurs du Nouveau Testament, plus tard par les pères de l'Eglise. Dans cette formule, il aurait reconnu l'action du Saint-Esprit, mais en même temps, n'oubliant pas que cet esprit agissait dans des hommes, il aurait admis la possibilité qu'il y eût des erreurs dans tout ce qui ne touche pas directement à notre salut. Tout en rendant hommage à la pieuse vénération qui a guidé l'Eglise chrétienne lorsqu'elle a parlé d'Ecritures inspirées et infaillibles, il aurait évité ces expressions dans la discussion *scientifique*, et, reconnaissant le droit du libre examen de la vérité de l'Ecriture tout

entière, il n'aurait exclu aucune de ses parties de cet examen. Il n'aurait pas attribué à la Bible une autorité canonique, dans ce sens que tout ce qui s'y trouve, quelle que soit l'époque de la rédaction ou quel que soit l'auteur, doive être une règle pour notre foi et notre vie, mais uniquement dans ce sens que nous devons rejeter toute doctrine qui ne cadre pas directement ou indirectement avec la prédication apostolique et ne peut pas se déduire de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. En un mot, il aurait remplacé l'*autorité* des saintes Ecritures par le *crédit* des Ecritures, et serait ainsi resté plus fidèle aux principes du protestantisme et à ses propres maximes morales. » Est-il bien sûr que Vinet ait mérité toutes les critiques que lui fait notre auteur ? Celui-ci n'aurait-il pas réussi sans peine à mettre Vinet d'accord avec lui-même s'il avait plus tenu compte de son développement ou simplement de la date des ouvrages ? Comme M. Cramer le remarque lui-même, Vinet était déjà arrivé à ne pas mettre l'autorité morale de Paul aussi haut que celle de Jésus-Christ. Et c'était là un point de vue fort nouveau, d'une très haute portée au moment où Vinet écrivait. M. Cramer aurait trouvé un mot plus hardi encore : le professeur de Lausanne ne craint pas de mettre hypothétiquement les exigences de sa conscience chrétienne en opposition avec ce qu'un apôtre aurait pu enseigner. « Personne au monde, dit-il, pas même saint Jacques, ne parviendrait à nous faire croire qu'il soit absolument égal d'avoir violé un seul des commandements de la loi, ou d'avoir foulé aux pieds toutes les prescriptions dont la loi se compose. » (*Nouvelles études évangéliques*, pag. 299.)

Ajoutons comme circonstance atténuante que, d'après une *lettre* (II, 118), Vinet paraît avoir eu un jour l'idée d'entreprendre ce que M. Cramer lui reproche de ne pas avoir fait. Il aurait, dit-il, étudié la Bible du point de vue du spiritualisme et il ajoute : « Dans toute cette étude, j'aurais rencontré des hommes, j'aurais lu des écrits humains, plus humains, en un sens, que ne le concède *une orthodoxie peu intelligente* ; mais je ne m'étonnerais pas plus de ces hommes que de l'atmosphère qui enveloppe la terre, et à travers laquelle les rayons du soleil

arrivent tels qu'ils doivent m'arriver et tels qu'ils ne peuvent m'arriver sous aucune autre condition. » On le voit, Vinet sentait bien vivement l'obligation de distinguer l'élément humain et temporaire dans l'Écriture, et il savait aussi qu'en le faisant il ne manquerait pas de scandaliser une orthodoxie qu'il appelle lui-même « peu intelligente. » Encore un bout par lequel il échappait au monde dans lequel on s'obstine à vouloir le confiner. Mais il est inutile de reprendre ce sujet d'ailleurs épuisé. Nous n'avons voulu établir qu'une chose ou mieux deux : si M. Cramer place, à tort selon nous, Vinet trop à droite, ce n'est nullement pour l'en louer, mais *pour le lui reprocher* ; faute de s'être élevé assez haut pour s'orienter, le savant hollandais ne s'aperçoit pas que Vinet vient de droite et penche à gauche : « Tout nous pousse hors de l'orthodoxie traditionnelle. »

Encore ici cependant il faut faire une réserve. Sous peine d'être injuste, c'est surtout à l'égard d'un auteur qui a négligé les nuances qu'il importe de les respecter soi-même. M. Cramer n'est pas aussi désorienté qu'on pourrait le croire à une lecture superficielle de son opuscule. Ce n'est pas assez qu'il sache assigner la vraie place de Vinet au milieu des tendances diverses, il indique encore d'une main sûre dans quelle direction il marche. « Les deux partis, dit-il (surtout dans ces derniers temps, les libéraux), trouvent chez Vinet beaucoup à critiquer. Pour les uns il est trop orthodoxe, pour les autres trop libéral. Les uns le blâment de n'avoir pas eu le courage de rompre avec la tradition ; tel autre déplore qu'il ait trop sacrifié à l'esprit de l'époque. L'un dit qu'en principe il était libéral, mais qu'il a été empêché, faute de culture théologique, de tirer toutes les conséquences de son principe ; l'autre affirme que, de cœur, il appartenait à l'orthodoxie, mais que son subjectivisme l'a entraîné sur la voie fatale du rationalisme. Les opinions les plus contradictoires se produisent à ce sujet. Personne ne veut le renier ni l'abandonner à ses adversaires. Chaque parti sent que c'est pour lui un honneur de l'avoir pour allié, et fait tous ses efforts pour prouver que c'est bien à lui qu'il appartient, non pas aux autres. A lui se rattachent une droite et une gauche, entre lesquelles un parti du juste-milieu con-

tinue à se mouvoir. Après avoir ainsi posé, fort bien posé la question, M. Cramer se dérobe : tous les prétendants impatientés lui crient en vain d'adjuger la pomme. Il finit, dans une autre portion de son *mémoire*, par se décider d'une façon claire et nette : » Aucune tendance intellectualiste, ni celle qui fonde l'espérance du chrétien sur des raisonnements, ni celle qui, lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur le christianisme, accorde la place d'honneur à la dialectique, n'a le droit de se réclamer de Vinet... Sa méthode apologétique — nous avons pu le remarquer plus d'une fois — a un caractère à la fois *objectif* et *subjectif*. Voici le premier : la grâce de Dieu qui nous a été donnée dans la personne du Christ historique et qui nous a été transmise par l'Écriture et par l'Église. Voici le côté *subjectif* : la certitude d'avoir part à cette grâce, fondée sur l'expérience d'une foi personnelle. Tandis que l'ancienne théologie *supranaturaliste* insiste exclusivement sur le premier point et se place ainsi sur le terrain de l'autorité extérieure, Scherer et les siens se cramponnent tout aussi exclusivement au second et dissolvent ainsi le christianisme en un idéal moral. Les deux tendances ont quelque chose de Vinet, mais elles n'ont pas Vinet tout entier. Le Vinet complet ne se trouve que là où l'*objectif* et le *subjectif* sont réunis, ou, si on le préfère, là où la nécessité de cette union est sentie et où la méthode apologétique suivie dénote le désir d'arriver à cette union. » Mais comment arriver à établir ce départ si important entre l'élément *objectif* et l'élément *subjectif* ? Les uns révoltent non seulement les incroyants, mais les fidèles éclairés, en donnant comme l'objectivité divine et absolue les fantaisies philosophiques et dogmatiques des siècles passés qui ne nous disent plus rien ; les autres, en faisant prévaloir la subjectivité du jour se font accuser de ne pas tenir suffisamment compte de l'objectivité historique et primitive. Qui rencontrera juste, de façon à trancher le débat à la satisfaction générale ? qui parviendra à distinguer dans l'enseignement apostolique lui-même, que Vinet plaçait au second rang après celui du Maître, l'élément définitif et valable pour tous les temps de l'élément local, temporaire et humain ? S'il restait encore un critère *objectif*, toujours

est-il qu'il faudrait le percevoir avec sa propre subjectivité qui ne manquerait pas de projeter sur lui son ombre, au risque de l'altérer. Se cantonner dans la subjectivité pure, c'est fermer les yeux aux réalités du monde objectif, fermer portes et fenêtres pour y voir plus clair. Evidemment il ne faut pas se vanter de trouver une formule propre à satisfaire tout le monde. Ce n'est pas ainsi que doivent se résoudre les questions de ce genre. Toute norme infaillible fait absolument défaut : voilà la question préalable sur laquelle il faudrait enfin s'entendre, en acceptant franchement les résultats du principe protestant, tels qu'ils se sont développés depuis le seizième siècle. L'idée d'une autorité visible, extérieure, palpable, mettant un terme à tous les débats, à toutes les incertitudes, doit être répudiée, non pas avec résignation et de mauvaise grâce, mais avec joie, comme constituant l'essence même du papisme. Avec Vinet, il faut oser rendre grâce des difficultés presque inextricables dans lesquelles nous déplorons tous les jours d'être engagés. « Dieu soit béni de ce que son livre, dit-il, n'a pas la clarté d'un symbole, de ce qu'on n'est pas forcé de le bien comprendre, et de ce qu'on peut donner plusieurs sens à sa parole ! Dieu soit loué d'avoir laissé une part à notre activité dans l'acquisition de la foi, et de ce que, voulant que notre croyance fût une action, il n'a pas ajouté à la Bible, suffisante pour les cœurs simples, le dangereux appendice d'un symbole. » Oui, c'est bien cela ! le Seigneur n'a pas enseigné autre chose quand il a déclaré : quiconque voudra *faire ma volonté, connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef*. Il n'y a pas d'autre ressource qu'une activité morale toujours plus intense, plus franche et plus personnelle. C'est pour avoir mis en relief avec un éclat saisissant cette vérité trop oubliée que Vinet a plus que personne contribué à nous plonger dans la crise actuelle. Nous n'avons qu'un unique moyen de sortir du labyrinthe, il faut serrer précieusement ce fil de soie, ténu, délicat qu'il nous a mis entre les mains. Encore un coup, trêve de lamentations stériles et posthumes ; nous sommes tous embarqués, comme disait Pascal : il ne s'agit plus de revenir en arrière, pour se reposer aux rives stériles du moyen âge. Nous

naviguons tous vers un monde nouveau. En fait de talisman il ne nous en reste qu'un, qui n'en est pas un : un amour sincère et droit de la vérité. Seul il est capable de nous faire discerner cette révélation de l'amour divin faite en Jésus-Christ, distincte sinon séparée, — car le principe protestant, tout en condamnant l'assujettissement à la tradition, est loin de la mépriser, — de tous les commentaires plus ou moins heureux et authentiques des siècles passés.

M. Cramer est aussi d'avis que c'est dans cette direction-là qu'il nous faut chercher résolument le salut et la délivrance. Il termine son opuscule par des accents d'espérance et de foi qui reconfortent après tant de malentendus, de défections et de défaillances qui, dans notre monde religieux, se reproduisent comme à plaisir. Le docteur hollandais ne doute pas du triomphe de la religion et de la théologie dont les destinées sont étroitement unies. « Un jour, dit-il, de notre temps ou plus tard, l'évangile éternel de la grâce de Dieu en Christ sera présenté à nos enfants, selon leurs idées et leurs besoins, avec tant de puissance et d'une manière si persuasive, que la foi chrétienne attirera de nouveau à elle tous ceux qui sont nobles d'esprit et de cœur. »

Ce bataillon sacré a-t-il été jamais très considérable dans le passé ? Sommes-nous autorisés à espérer qu'il le devienne à l'avenir ? Imposons silence à ces questions importunes : elles sentent la décadence ; elles sont inspirées par le souffle de scepticisme et de pessimisme que nous respirons tous plus ou moins. Il n'est pas permis de désespérer ni de la miséricorde de Dieu ni de la dignité indélébile des hommes qui sont de sa race. Selon M. Cramer, c'est sous les auspices de Vinet, — qui domine ainsi notre avenir comme notre passé, — que cette heureuse transformation s'effectuera. « Quand cela aura lieu, poursuit-il, c'est là ma ferme conviction, ce sera dans l'esprit de Vinet. Cet homme humble et modeste ne s'est jamais douté de son importance et de sa valeur pour d'autres. Mais il s'est trouvé des personnes, il s'en trouve encore et il s'en trouvera toujours davantage, qui l'apprécient et comprennent sa valeur pour notre époque ; tout en conservant leur indépendance, elles

le prennent pour guide, et acceptent, développent et recommandent ses principes, en évitant ce qu'il y a chez lui de défectueux. Il n'a pas créé un système dans le sens littéral de ce mot, mais il a exprimé des *idées*, belles, nobles et profondes qui n'attendent qu'un sol bien préparé pour porter les fruits les plus magnifiques, soit pour l'Eglise, soit pour la théologie. »

Bien des personnes seront disposées à s'écrier cordialement : *Ainsi soit-il !* Mais si elles se comprennent elles-mêmes elles se diront que l'œuvre de Dieu ne saurait se faire seule. L'histoire religieuse, comme l'autre, est la résultante de deux facteurs effectifs. Le fait est devenu plus manifeste aujourd'hui que jamais : tout monisme, qu'il soit d'ailleurs théologique ou autre chose, aboutit inévitablement au panthéisme, au naturalisme ou à l'humanitarisme, conceptions qui ont pour trait commun d'exclure la vie morale.

Pour finir citons deux mots, l'un d'un compatriote de M. Cramer, l'autre de lui-même. Le théologien et littérateur hollandais Pierson disait un jour dans une belle conférence : « Lorsqu'il s'agit de Vinet, tout ce qui ressemble à de la superficialité est presque un sacrilège. » Et M. Cramer ajoute une considération de nature à tempérer la sentence sévère de son compatriote : « Le nombre de ceux qui comprendront complètement Vinet ne sera jamais bien grand. Toutefois ceci n'empêche pas qu'il pourra y avoir un grand nombre de personnes qui, après avoir fait une connaissance plus intime avec ses écrits, devront avouer que la théologie a eu grandement tort de vouer si peu d'attention à cet éminent penseur ; que surtout la morale et l'apologétique, en faisant une étude toujours plus approfondie de ses œuvres, y trouveront de quoi se retremper et se rajeunir. La théologie protestante a plus que jamais besoin de ce rajeunissement. »

Tout en remerciant M. Th.-A. Secretan d'avoir mis l'écrit du professeur de Groningue, qui en valait certes bien la peine, à la portée du public français, espérons qu'il n'aura, à aucun égard, perdu son temps.
